

Notice nécrologique sur Ivan Zuber

par le Dr Emile Schlumberger

Séance de la SIM du 26 mai 1920

Parler d'Ivan Zuber, c'est évoquer une figure aux traits fins et distingués, au sourire bienveillant, aux manières aimables, empreintes de la vieille courtoisie française. Son regard intelligent et bon, en même temps que sa grande modestie charmaient tous ceux qui l'approchaient. Il réunissait en sa personne, en un harmonieux mélange, les qualités de ténacité, d'ordre et d'exactitude du vieil alsacien et celles de l'amabilité et de la générosité françaises.

Sans doute, les terribles épreuves qui fondirent sur lui pendant ces cinq années de guerre, la guerre elle-même, l'âge avancé, tout contribua à mettre, à la fin de sa vie, une ombre sur ses facultés intellectuelles. Mais son cœur, malgré quelques traits d'humeur passagers, bien compréhensibles au milieu des pénibles circonstances où il vivait, son cœur resta bon et généreux jusqu'à la fin.

Son patriotisme, un peu désorienté par les événements du début de la guerre, reprit le dessus au moment de la victoire et c'est avec un enthousiasme tout juvénile qu'il terminait un petit mot qu'il m'écrivait après l'armistice par le cri de : « Vive la France ! »

Ivan Zuber naquit à Rixheim le 8 juillet 1827. Son père, Jean Zuber fils, était le fils du célèbre Jean Zuber, le fondateur de la maison *J. Zuber & Cie*, homme doué d'une grande intelligence et de beaucoup d'initiative, grand musicien, le héros des « Trois noces d'or », l'un des chefs-d'œuvre de M^{lle} Spoerlein, l'auteur des « Légendes d'Alsace ».

Comme jeune garçon, Ivan Zuber fut envoyé, comme plusieurs des camarades de son âge, à Lenzbourg, institution pédagogique suisse, fort réputée à cette époque, et qui attira un grand nombre de jeunes mulhousiens. Trois de ses camarades furent MM. Mantz père, Burnat, l'architecte, et Lalance, le grand citoyen que nous venons d'avoir la douleur de perdre.

Après Lenzbourg, il entra au Gymnase de Strasbourg, où il acheva ses humanités ; puis, à l'âge de 18 ans à l'Ecole centrale de Paris, d'où, à son grand regret, son père le retira avant la fin de ses études pour le placer à la tête d'une affaire industrielle connexe de la maison de Rixheim, fabrique d'outremer dont le procédé venait d'être acheté à Leverkusen près d'Elberfeld. Cette fabrication qui, sous la direction d'Ivan Zuber, prit d'abord un très bel essor, périclita quelque temps après et fut abandonnée en 1860,

la situation géographique de Rixheim ayant été décidément trouvée défavorable à la prospérité de cette affaire.

En 1851, il devint l'associé de son père avec Edouard Karth, et c'est à partir de cette époque que se révélèrent véritablement ses grandes qualités d'industriel et de chef de maison.

Homme de progrès et de jugement, il sut donner à la fabrication mécanique des papiers peints une nouvelle et importante extension, tout en conservant à l'ancienne fabrication à la main toute l'importance qu'elle méritait.

Cette même année 1851, il épousa M^{lle} Jenny Lauth de Strasbourg, femme remplie de charme et de bonté, qui lui donna un fils et trois filles. Son fils Jean fut plus tard directeur de l'usine de Boussières près de Torpes, et ses filles devinrent M^{mes} Farjat, Albert Scheurer et de Loriol. Il eut l'immense douleur de perdre ses quatre enfants au cours de la guerre.

En 1867, à l'occasion de l'Exposition internationale de Paris, il fut décoré de la croix de la Légion d'honneur, distinction bien méritée par ses qualités d'industriel et de philanthrope.

Cette période heureuse de sa vie fut malheureusement troublée un an plus tard, en 1868, par un coup affreux. Sa femme bien-aimée lui fut enlevée en quelques jours par une péritonite. Loin de se laisser abattre par la douleur, il se ressaisit bientôt et chercha dans l'accomplissement consciencieux et quotidien de son devoir le vrai moyen de supporter avec soumission sa grande douleur. Il devint le conseiller et l'ami de ses ouvriers et de leurs familles, s'occupa des affaires publiques de sa commune en qualité de conseiller municipal, puis comme maire, dont il exerça les fonctions pendant de longues années.

Sa générosité à l'égard de ses concitoyens et de sa commune était proverbiale, mais ne fut pas toujours payée de reconnaissance.

En 1897, il eut une grande joie. Une fête à laquelle assistèrent des centaines de personnes, fut donnée dans la grande cour de la fabrique, sous des tentes dressées entre les arbres séculaires de l'établissement. Cette fête célébrait à la fois le centenaire de la fondation de la maison *J. Zuber & C^e* et le cinquantième de l'entrée d'Ivan Zuber dans l'affaire. Ceux qui y ont assisté, et ils sont encore nombreux, n'oublieront jamais non seulement le côté extérieur de cette belle fête admirablement organisée, par une journée d'été merveilleuse, mais surtout la grande cordialité qui animait les chefs et le personnel, témoignage vivant de ce qu'étaient leurs rapports réciproques habituels.

Cet idéal était alors possible à réaliser. Aujourd'hui la création des syndicats ouvriers avec leurs exigences jamais satisfaites, semble-t-il, l'ont rendu bien illusoire.

Deux ans après cet heureux événement, en 1899, une grave maladie, qui pardonne rarement à cet âge, mettait les jours d'Ivan Zuber en danger de mort. Après plusieurs journées de poignante inquiétude partagée avec mon confrère de Rixheim et mon excellent confrère le Dr Ehrmann, dont j'évoque ici le souvenir avec émotion, il se remit peu à peu et put, au bout de quelque temps, reprendre ses fonctions de chef qu'il conserva pendant huit ans encore.

Le moment est venu de jeter un coup d'œil sur l'activité qu'a déployée Ivan Zuber comme membre de notre Compagnie où il entra le 26 mai 1847. Il fit bientôt partie des comités de commerce et d'utilité publique dont il a été le secrétaire, puis il devint le vice-président de notre société.

De 1858 à 1866, nous trouvons dans notre Bulletin sous son nom plusieurs rapports et notices sur une proposition relative à un projet de loi concernant les brevets d'invention, sur l'exposition de Besançon de 1860, un rapport sur la nécessité de restreindre le privilège absolu garanti aux porteurs de brevet, enfin, une note résumant la conclusion du comité de commerce concernant l'appui moral à donner au projet de construction du chemin de fer du St-Gothard, de préférence aux trajets par le Splügen, le Lukmanier ou le Simplon.

En 1874, rapport extrêmement intéressant sur une question qui est aujourd'hui encore d'actualité, la participation de l'ouvrier aux bénéfices, participation individuelle ou collective. Au cours de ce travail très documenté, le rapporteur cite l'opinion de deux spécialistes, celle de Leroy-Beaulieu et celle de Ch. Robert.

Leroy-Beaulieu redoute les trop fortes différences de rémunération et par suite, les causes fréquentes de dissentiment entre patrons et ouvriers, ces derniers ne pouvant guère comprendre les différences énormes à faire suivant les industries. Il voudrait, au flot toujours montant des revendications populaires, opposer l'honnêteté et l'union des classes élevées. Il propose comme remèdes efficaces - et nous pourrions aujourd'hui encore en faire notre profit - le retour à des mœurs plus simples et plus bienveillantes, un meilleur usage de la richesse acquise, une moindre frivolité mondaine, des rapports plus cordiaux entre patrons et ouvriers. Enfin, il conseille de répandre l'instruction, de respecter et de protéger la femme et l'enfant, et d'attacher une grande importance à la question du logement.

Ch. Robert, par contre, est enthousiaste de la participation de l'ouvrier aux bénéfices sous une forme ou sous une autre et y voit, pour ainsi dire, tout l'avenir de l'industrie et de la classe ouvrière.

Deux ans plus tard, en 1876, rapport sur deux mémoires de MM. Engel-Dollfus et Lalance sur l'épargne et la prévoyance dans leurs manifestations à Mulhouse.

M. Lalance concluait dans son rapport par cette affirmation que le salaire, étant la représentation de la part des bénéfices revenant au travail, ce dernier n'a aucun droit à prétendre à une part des bénéfices en sus du salaire ; mais, que l'intérêt bien entendu des chefs d'industrie semble recommander d'accorder dans certains cas ce qui ne saurait être exigé comme un droit. Comme exemple à l'appui de son dire, il citait l'institution créée par MM. Hæffely & C^{ie}. basée sur la participation aux bénéfices des ouvriers d'élite seulement.

Quatre notices nécrologiques sont dues à Ivan Zuber, sur Amédée Rieder (1888), Jean Dollfus (1888), Frédéric Zuber (1892) et Georges Steinbach (1896). Je les ai toutes relues avec intérêt et émotion. Celle qui est consacrée à Jean Dollfus est un vrai monument historique à la mémoire de notre grand citoyen et philanthrope, qui a été une des gloires les plus pures de notre cité. Toutes font renaître devant nos yeux ces grandes figures du passé avec leurs traditions de travail opiniâtre, de probité et d'amour du prochain.

Enfin, je citerai quelques rapports sur divers mémoires, celui des Caisses d'épargne ou « penny-banks », de M. Stephan en 1882 ; une note sur un rapport de M. Michel Diemer sur la création d'une nouvelle société de consommation. En 1892, un rapport sur une association à Bâle, pour la propagation de bons écrits, œuvre utile de moralisation par le livre.

En 1893, note sur un mémoire concernant la situation des ouvriers allemands, recueil excellent, rempli de bons principes que l'auteur voudrait voir appliquer partout dans la population ouvrière, sur la vie de famille, la construction à la campagne de maisons d'ouvriers, des conférences dans les villes et à la campagne, idées toutes très bonnes et actuelles aujourd'hui encore.

En 1895, 1896 et 1897, trois rapports, l'un sur le prix Salathé au sujet de quelques modifications à y apporter, l'autre sur l'institution d'Arlen (Baden), œuvre de prévoyance et de protection de l'ouvrier, sanatorium pour ouvriers tuberculeux, le troisième sur l'association allemande des employés privés, à Magdebourg. Les deux derniers rapports en 1870, concernant l'un un projet de loi sur les dessins et les modèles de fabrication, l'autre en collaboration avec M. Engel-Dollfus, un projet sur la législation en matière de brevets d'invention.

Telle a été, Messieurs, pendant plus de soixante ans, l'activité d'Ivan Zuber comme membre de notre compagnie. Ses nombreux rapports et notices sont répartis dans dix-huit de nos Bulletins.

Il me reste, en terminant, à dire quelques mots des dernières années de sa vie, triste fin d'une belle et longue carrière, toute de labeur et de probité.

Comme je l'indiquais au début de cette notice, sa disposition d'esprit, jusque vers la fin de la guerre, fut pessimiste. Tout y avait contribué, la guerre avec les angoissantes journées du début, sa solitude, son grand âge, cause du déclin graduel de ses forces et, par dessus tout, les deuils cruels qui vinrent, coup sur coup, le frapper dans sa famille et que j'eus la triste mission de lui annoncer successivement. Il perdit, au cours de la guerre, ses quatre enfants et une petite-fille qu'il chérissait. Ce fut trop pour ses forces déjà épuisées. Et, malgré la soumission toute chrétienne avec laquelle il accepta ces terribles épreuves, son esprit en fut si ébranlé que l'intérêt qu'il avait toujours porté à sa fabrique et à diverses choses qui jusque-là lui avaient tenu beaucoup à cœur, cet intérêt s'émoussa, puis s'évanouit. Les nouvelles au sujet du peu qui lui restait de sa famille, en Suisse et en France, ne lui arrivaient qu'à de longs intervalles irréguliers. Une chose pourtant avait le don toujours de ramener le sourire sur ses lèvres et la joie dans son cœur, et je ne manquais pas, à chacune de mes visites, de la lui proposer : un tour de jardin. Nous allions ensemble admirer en été, ses belles fleurs et ses fruits, en hiver, ses serres. Bientôt le charme avait agi; le calme et la sérénité avaient reparu.

Mais la fin approchait. Quelques semaines après les joies de l'armistice et celles du revoir avec son gendre et son neveu, revoir qu'il avait tant appréhendé, parce qu'il devait trop lui rappeler ceux qui manqueraient à l'appel, après la journée mémorable de l'entrée des Français à Rixheim, une embolie de l'artère fémorale amenait rapidement une gangrène du pied et le 1^{er} janvier 1919, cet homme de bien succombait sans souffrances.

Sa belle et longue vie avait pris fin. Le désir ardent, dont il m'avait souvent entretenu, d'être bientôt délivré venait de se réaliser. Il jouissait maintenant du repos éternel près des bien-aimés qui l'avaient devancé.

Comme homme, comme industriel et comme membre de notre Compagnie, Ivan Zuber avait réalisé de belles et grandes choses. Tous ceux qui l'ont connu l'ont aimé, et son souvenir restera gravé à toujours dans leurs cœurs.

Source : Bulletin de la Société Industrielle de Mulhouse - Tome LXXXVI - n°5 - Mai 1920